

**JOHN STUART MILL AND THE POSITIVE PHILOSOPHY
OF THE NINETEENTH CENTURY**

*AUGUSTE COMTE AND POSITIVISM: L'ULTIME JUGEMENT
DE MILL SUR LA PHILOSOPHIE DE COMTE*

MICHEL BOURDEAU

Auguste Comte and Positivism: Mill's final judgment on Comte's philosophy.

The book Mill published in 1865 can be read with two questions in mind: what does it tell us about Comte? What does it tell us about Mill? The first is more in keeping with the author's intention, who wanted to make known the thought of someone for whom he had at one time felt the greatest admiration. But the very purpose of the book means that the two questions call for each other. Whether Mill agrees or disagrees, when he speaks of Comte, it is always in his name, so that when he returns to subjects already dealt with elsewhere, the book allows us to clarify his thinking.

Before discussing *Auguste Comte and Positivism*, we shall first outline the main episodes in the close relationship between the two thinkers. The examination of the work will then proceed in three stages. First, we shall look for the various reasons that prompted Mill to write the book and investigate the circumstances of its publication. Afterwards, we shall give an overview of its two parts, *The Cours de Philosophie Positive* and *The Later Speculations of M. Comte*, with their strongly contrasted judgments on the value of Comte's achievements. We shall then return to the most important points to clarify what Mill approves and disapproves of, particularly with regard to politics and religion. As an attempt to answer the question: is the image we are offered of Comte reliable? a short conclusion stresses the ambivalent attitude of Mill, as shown by his use of understatement.

Keywords: Auguste Comte, John Stuart Mill, positivism, sociology, secular religion, epistemology

Auguste Comte and Positivism, l'ouvrage que Mill publia en 1865, peut être lu avec en tête deux questions : que nous apprend-il sur Comte? Que nous apprend-il sur Mill? La première est la plus naturelle, puisque c'était l'intention de l'auteur de nous faire connaître la pensée de quelqu'un pour qui il avait un temps éprouvé la plus grande admiration. Mais la célébration du cent-cinquantième anniversaire de la mort de Mill incite à donner la préférence à la seconde question.

Michel Bourdeau ✉

Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (Université Paris1-CNRS)
e-mail: mbbourdeau@gmail.com

Ce que nous apprend l'ouvrage, ou mieux ce qu'il confirme, c'est la place que Comte a occupée pour Mill, du moins une partie de sa vie. Dans cette perspective, on appréciera notamment la plasticité de son esprit, sa remarquable capacité à entrer dans la pensée des autres, et de s'en approprier ce qui lui convient. D'ailleurs, loin de s'exclure, le propos même du livre fait que les deux questions s'appellent l'une l'autre. Que ce soit pour exprimer son accord ou son désaccord, quand Mill parle de Comte, c'est toujours en son nom, de sorte que, quand il revient sur des sujets déjà traité ailleurs, l'ouvrage nous permet de préciser sa pensée.

Avant de parler de *Auguste Comte and Positivism*, il convient toutefois de rappeler à grands traits les principaux épisodes des relations un temps étroites qu'ont entretenues les deux penseurs. L'examen de l'ouvrage procédera ensuite en trois temps : chercher les différents motifs qui ont poussé Mill à écrire l'ouvrage et indiquer les circonstances de sa publication; en donner une première vue d'ensemble; revenir sur les points les plus importants pour préciser ce que Mill approuve et désapprouve. On pourra alors tenter d'évaluer l'ouvrage lui-même : l'image qui nous est offerte de Comte est-elle fiable?

La réception de l'oeuvre de Comte présente ceci de singulier que c'est en Angleterre et non en France que le *Cours de philosophie positive* (1830–1842) a trouvé ses premiers lecteurs. La première recension favorable de l'ouvrage était parue en effet en 1838, dans l'*Edinburgh Review*, alors que les articles de Littré qui firent connaître Comte aux lecteurs français datent de 1844. Dans le cas particulier de Mill, l'*Autobiographie* témoigne de la façon dont la rencontre de l'oeuvre de Comte a été pour lui un événement majeur. Étrangement, le nom de Tocqueville, dont il était pourtant à bien des égards beaucoup plus proche, en est presque totalement absent, alors que l'auteur du *Cours* y occupe une place importante; et le même contraste vaut aussi pour la correspondance. De cette relation, on retient avant tout celle qui commence en 1841 et qui coïncide avec la publication des derniers volumes du *Cours* (1841–1842) et du *Système de logique* (1843); mais c'est oublier ce par quoi commence précisément la première lettre de Mill : « C'est dans l'année 1828, Monsieur, que j'ai lu pour la première fois votre traité de *politique positive*; et cette lecture a donné à toutes mes idées un forte secousse qui, avec d'autres causes, mais beaucoup plus qu'elles, a déterminé ma sortie définitive de la section benthamite de l'école révolutionnaire »¹. Ce traité de politique positive est le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (1822–1824), que Gustave d'Eichthal, un ancien élève de Comte de passage à Londres, avait fait lire à Mill. À cette occasion, une solide amitié se noua entre les deux hommes, qui dura jusqu'en 1871. D'Eichthal était devenu entretemps saint-

¹ Lettre à A. Comte du 8 novembre 1841, in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro et al. (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. II, p. 347–48. Mill qui, adolescent, avait passé à Montpellier ce qu'il considérait comme les années les plus heureuses de son existence, écrivait un français impeccable.

simonien et il se trouve que c'est dans l'opuscule de 1822 que les saint-simoniens, qui avaient en propre de ne pas avoir connu « le père Simon », apprennent la doctrine de ce dernier. Mill a été ainsi amené à tenir chez lui un « bureau de saint-simonisme »², et plusieurs des thèmes abordés en 1865, comme la séparation des pouvoirs temporel et spirituel ou encore la famille, sont saint-simoniens autant que comtiens.

Cette deuxième rencontre des deux hommes participe d'un mouvement plus général. Les radicaux anglais voyaient en effet dans le positivisme un allié possible dans leur lutte contre l'*Establishment*. Lecteur admiratif du *Cours*, George Grote, par exemple, rendit visite à Comte dès 1840 et William Molesworth ne tarda pas à en faire autant. Mill et Comte ne se rencontrèrent jamais mais ils entretenirent, de 1841 à 1847, une correspondance suivie, qui sur beaucoup de points, complète et corrige le récit de l'*Autobiographie*.³ Dans les premières lettres, la satisfaction qu'éprouvent les deux hommes est manifeste. Comte, qui se voit enfin reconnu par un authentique philosophe, est tenté de voir en Mill un disciple, comme l'avait été d'Eichthal, comme le sera Littré. Mill, tout en multipliant les commentaires élogieux du *Cours*, voit plutôt la collaboration qui lui est proposée en termes d'alliance : « la combinaison de l'esprit français avec l'esprit anglais est un des besoins les plus essentiels de la réorganisation intellectuelle »⁴. Aussi ne se prive-t-il pas d'exprimer ses désaccords. Ainsi, la statique sociale exposée au tome quatre du *Cours* est jugée faible. Mais le gros des divergences porte sur deux autres points. Mill, qui rejette la critique de la psychologie⁵ et les espoirs mis par Comte dans la phrénologie, propose à la place de développer une éthologie, ou science du caractère. Rapidement toutefois, la discussion se déplace et va se focaliser sur la question du statut de la femme, qui met notamment en cause les rapports entre biologie et sociologie. L'auteur de *The Subjection of Women* défendait des thèses proches de celles des saint-simoniens, tout à fait inacceptables pour Comte.⁶ Incapables de s'entendre sur un sujet où les considérations personnelles (Mill était alors profondément amoureux d'Harriet Taylor) se mêlaient aux arguments théoriques, les deux hommes s'éloignèrent peu à peu l'un de l'autre. La dernière

² Lettre à G. d'Eichthal du 1er mars 1831, in Michel Bourdeau, « Comme un rayon de lumière à travers les ténèbres, la correspondance de Mill et de Gustave d'Eichthal (1829–1871) », *Cahiers philosophiques*, 148, 2017, p. 117.

³ Sur cet épisode et plus généralement sur les rapports entre les deux hommes, voir l'excellente mise au point de Mary Pickering dans *Auguste Comte, an Intellectual Biography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, vol. 2, p. 77–122.

⁴ Lettre à Comte du 23 mars 1842, in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro et al. (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. II, p. 352.

⁵ Sur le sens à donner à cette critique de la psychologie, voir Michel Bourdeau, « Comte on Psychology: The Criticism of "Inner Observation" and the Constitution of the "Systematic View of the Soul" »; in Ion Tanasescu et al., (éds.) *Brentano and the Positive Philosophy of Comte and Mill*, Berlin, De Gruyter, 2022, p. 31–44.

⁶ Voir Vincent Guillin, *Auguste Comte and John Stuart Mill on Sexual Equality*, Leiden, Brill, 2009.

lettre de Comte date du 3 septembre 1846, celle de Mill, du 17 mai 1847. Désillusionné, Comte ne verra plus en Mill qu'« un métaphysicien, qui a senti, à sa manière, la valeur intellectuelle du positivisme, mais sans comprendre sa portée sociale »⁷.

Auguste Comte and Positivism est le troisième et dernier moment dans l'histoire des relations de Mill et de Comte. L'idée remonte à 1854, quand John Chapman, qui venait de publier la traduction-adaptation du *Cours* par Harriet Martineau, souhaitait un article sur Comte pour la *Westminster Review*. Mais Mill déclina l'invitation, car Harriet Taylor craignait qu'il ne fasse l'éloge de Martineau, qu'elle détestait. Il n'écrivit l'article qu'après la mort de la première, survenue en 1858.

Dans son *Autobiographie*, Mill s'explique sur les motifs qui l'ont conduit à parler de Comte. Il invoque des raisons de circonstance. À une époque où nul ne s'intéressait à ce dernier, le *Système de logique* avait puissamment contribué à faire connaître le nom de Comte au public anglais. Mais, après 1860, la situation de Comte dans le panorama intellectuel avait changé. Comme le montre la liste des publications sur laquelle s'ouvre la deuxième partie de l'ouvrage, la mort de Comte, en 1857, avait suscité un incontestable regain d'intérêt, et cette actualité éditoriale appelait une mise au point. « Tout cela, donc, rendait non seulement désirable qu'il y eût quelqu'un pour séparer le bon grain de l'ivraie, mais j'avais l'impression que cette tâche m'incombait »⁸. Les éditeurs des *Collected Works* établissent un parallèle entre l'ouvrage de 1865 et *L'Utilitarisme*, publié quelques années plus tôt. De même qu'en 1861 il s'agissait pour Mill de régler ses comptes avec Bentham et de revendiquer ses droits sur l'utilitarisme, de même, en 1865, il s'agit de régler ses comptes avec Comte et de défendre sa propre conception du positivisme contre les objections qui avaient pu lui être adressées par Spencer ou Whewell.

Il semble qu'un second motif ait pu encore jouer. Depuis 1850, Richard Congreve avait réuni autour de lui, au Wadham collège à Oxford, un groupe d'étudiants qui allaient former une nouvelle génération de positivistes, très active. Évoquant l'actualité éditoriale du positivisme, Mill signale les récentes traductions

⁷ Lettre à Lewes du 12 avril 1848 in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro et al. (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. IV, p. 150. En 1854, Comte rappellera encore que: « Un célèbre logicien proclama, le premier, la supériorité mentale de la nouvelle philosophie, surtout quand à la logique [...] Quoiqu'il eût noblement commencé l'appréciation publique du positivisme, [il] inventa bientôt la tactique qui, méconnaissant l'indivisibilité de ma synthèse, s'efforce d'opposer ma fondation philosophique à ma construction religieuse », *Système de politique positive*, vol. IV, Paris, Carilian-Coeury, p. 450–451.

⁸ John Stuart Mill, *Autobiographie*, Paris Aubier, 1993, p. 227; désormais abrégé *Autob.* Pour les citations de ce texte, comme pour celles d'*Auguste Comte and Positivism*, nous donnons aussi l'original anglais : « These causes not only made it desirable that some one should undertake the task of sifting what is good from what is bad in M. Comte's speculations, but seemed to impose on myself in particular a special obligation to make the attempt » (*Autobiography* (1867), in *John Stuart Mill, Collected Works (désormais abrégé CW)*, éd. J.M. Robson, Toronto, University of Toronto Press, London, Routledge and Kegan Paul, 1963–1991, vol. 1, p. 271).

du *Catéchisme positiviste* et *Du discours sur l'ensemble du positivisme*; et il ne pouvait pas ignorer un petit pamphlet de Congreve, *India* (1857), qui avait valu à son auteur les honneurs du *Times*. Après la révolte des Cipayes, celui-ci n'avait-il pas osé écrire : si les Hindous ne veulent pas de nous, allons-nous-en.⁹ Cette nouvelle génération défendait l'unité de la pensée de Comte et rejetait l'opposition établie par Mill ou par Littré entre un bon Comte, l'auteur du *Cours*, et un mauvais, l'auteur du *Système*. Même s'il ne cite jamais leurs noms, on a quelques raisons de supposer que, lorsqu'il rédigeait *Auguste Comte and Positivism*, Mill pensait aussi à Congreve et à ceux qui l'entouraient. Plus précisément encore, dans son intérêt pour la religion, Mill se heurtait à une interprétation de la religion de l'humanité fort différente de la sienne: ancien clergyman, Congreve pronait un positivisme religieux et on peut penser que, fort de sa réputation, Mill a cherché à imposer, contre une orientation qu'il désapprouvait, une certaine lecture de l'oeuvre de Comte, ce en quoi il a assez largement réussi.

Au début de l'ouvrage, Mill a indiqué dans quel esprit il avait été rédigé :

Nous nous proposons donc de passer en revue les principes essentiels de la philosophie de M. Comte, commençant par l'étude du grand traité auquel il doit principalement d'être connu dans notre pays, en différant de considérer les écrits des dix dernières années de sa vie, si ce n'est à l'occasion, pour illustrer des points détachés. Quand nous étendrons notre examen à ces dernières productions, nous aurons à renverser d'une manière générale les termes de notre jugement. Au lieu de reconnaître, comme dans le *Cours de philosophie positive*, une vue essentiellement saine de la philosophie, avec un petit nombre d'erreurs capitales, nous estimons que c'est dans leur caractère général que les spéculations subéquentes sont fausses et trompeuses, tandis que, tout à travers cette mauvaise tendance générale, nous trouvons, en détail, une foule de pensées et de suggestions précieuses.¹⁰

⁹ Sur Congreve et ceux qu'il a formés, voir Matthew Wilson, *Richard Congreve, Positivist Politics, the Victorian Press, and the British Empire*, Cham, Palgrave Macmillan, 2021. Bridges répondra d'ailleurs au livre de Mill (*The Unity of Comte's Life and Doctrine. A reply to strictures on Comte's later writings, addressed to J.S. Mill, Esq., M.P.*, London, Trübner & Co., 1866). Il existe une correspondance entre Mill et Congreve datant de cette époque (Voir T. R. Wright, *The Religion of Humanity: The Impact of Comtian Positivism on Victorian Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 49 et Pickering, *op. cit.*, p. 109); non sans raison, Congreve voyait dans Mill un adversaire plutôt qu'un allié.

¹⁰ *Auguste Comte et le positivisme* (désormais abrégé *ACP*), Paris, L'Harmattan, 1999, p. 26. Comme pour l'*Autobiographie*, nous donnons aussi le texte anglais original : « We propose, then, to pass in review the main principles of M. Comte's philosophy; commencing with the great treatise by which, in this country, he is chiefly known, and postponing consideration of the writings of the last ten years of his life, except for the occasional illustration of detached points. When we extend our examination to these later productions, we shall have, in the main, to reverse our judgment. Instead of recognizing, as in the *Cours de Philosophie Positive*, an essentially sound view of philosophy, with a few capital errors, it is in their general character that we deem the subsequent speculations false and misleading, while in the midst of this wrong general tendency, we find a crowd of valuable thoughts, and suggestions of thought, in detail », *CW*, vol. 10, p. 265.

Le ton général de l'ouvrage correspond bien à ces intentions. Mill y adopte une attitude ambivalente assez caractéristique de sa façon de penser. D'un côté, il corrige ce qu'il y avait d'excessif dans les louanges exprimées vingt ans plus tôt et condamne très sévèrement les dernières spéculations de Comte; mais, s'il critique Comte, il le défend aussi contre les critiques qui ont été adressées à sa philosophie des sciences. L'ensemble de ces réflexions s'articule autour de deux axes. Le premier, correspondant aux deux parties dans lesquelles est divisé l'ouvrage, oppose le *Cours* au *Système*, selon un découpage proposé par Comte lui-même, qui déclarait avoir accompli successivement deux carrières, celle d'Aristote puis celle de Saint Paul. Le second distingue la philosophie des sciences et la philosophie sociale, Mill s'étant, avant même la publication du *Système*, déclaré en désaccord avec la philosophie sociale du *Cours*.

La première partie, *The Cours de Philosophie Positive*, est de loin la plus longue, car elle traite de ce que Mill apprécie le plus. Dans le *Cours*, Comte s'était proposé deux buts : un but spécial, constituer ce qui alors ne s'appelait encore que physique sociale et dont il avait conçu le projet quand il était secrétaire de Saint-Simon; un but général, seul en mesure de justifier le titre de *Cours de philosophie positive*: l'examen des cinq sciences fondamentales déjà constituées. Ces deux types de travaux étant de nature différente, le but spécial occupe autant de place, trois volumes, que le but général. Dans le premier cas, tout était à faire, alors que dans l'autre il suffisait de présenter les principaux résultats déjà acquis. Mill suit à peu près cette progression. Dans un premier temps, il expose, assez librement, le contenu des deux premières leçons du *Cours*, où sont posés les deux piliers sur lesquels repose l'ensemble de la philosophie positive : la loi des trois états, et la classification des sciences. Après quoi il passe à l'examen de la sociologie.

L'essence de la pensée positive, nous dit-il, consiste à reconnaître que nous ne connaissons que les phénomènes, d'où il s'ensuit que toute connaissance est relative. Sur ce point, rien d'original, estime-t-il, et l'on apprend que :

l'écrivain qui a le mieux exposé et défendu la doctrine fondamentale de Comte est le docteur Thomas Brown. La doctrine et le génie de la philosophie de Brown sont entièrement positivistes, et on n'a point encore produit de meilleure introduction à l'étude du Positivisme que la première partie de ses leçons.¹¹

Cela ne vaut plus de la loi des trois états, dont Mill tend à gommer le caractère historique pour n'en faire que des modes de philosopher, qu'il propose de requalifier :

¹¹ *ACP*, p. 29; « the writer who has best stated and defended Comte's fundamental doctrine is Dr. Thomas Brown. The doctrine and spirit of Brown's philosophy are entirely Positivist, and no better introduction to Positivism than the early part of his *Lectures* has yet been produced », p. 267.

Au lieu de parler de l'interprétation *Théologique* de la nature, nous préférons dire *Personnelle* ou *Volitionnelle*; *Abstractionnelle* ou *Ontologique* au lieu de *Métaphysique*, et le sens attaché au terme *Positif* sera exprimé d'une façon moins ambiguë, au point de vue objectif, par celui de *Phénoménal*, et au point de vue subjectif, par celui d'*Expérientiel*¹².

L'examen de la philosophie des sciences est plus long. Mill y mélange louange et critique. Plusieurs pages sont consacrées à défendre Comte contre Spencer, qui rejetait la classification des sciences. La façon dont Comte a dégagé la philosophie des cinq premières sciences fondamentales est décrite comme « un succès qu'il est difficile de trop admirer »¹³. Les critiques n'en sont pas moins sévères. Comte est accusé de ne s'intéresser qu'au contexte de découverte et d'ignorer ce qui touche à l'administration de la preuve. C'est dans ce cadre qu'est abordée la question de la causalité, que Mill défend contre le positivisme qui, sur ce point, s'était rangé à la conclusion de Hume. Une autre grave lacune de l'épistémologie comtienne est le refus de faire une place à la psychologie parmi les sciences fondamentales.¹⁴

Sociologie et politique sont chez Comte étroitement liées : l'art de gouverner s'appuie sur la science sociale comme l'art médical sur la biologie. Les leçons de sociologie du *Cours* commencent par des « Considérations politiques préliminaires sur la nécessité et l'opportunité de la physique sociale ». Suivant cet exemple Mill, avant d'aborder la sociologie, examine ce que Comte appelle la politique métaphysique et qu'il préfère appeler, pour sa part, libérale ou révolutionnaire. Ses grands dogmes sont en effet la liberté de conscience et la souveraineté populaire, sujets qui réapparaîtront dans la seconde partie, quand il sera directement question de la politique. Il est remarquable qu'à ce stade, le jugement de Mill est nuancé :

Quelque différent que soit cet idéal [comtien d'une société régénérée] de celui qu'implique plus ou moins la philosophie négative des trois derniers siècles, nous tenons que la somme de vérité contenue dans les deux est à peu près la même. M. Comte a saisi la moitié de la vérité; l'école soi-disant libérale ou révolutionnaire est en possession de l'autre moitié: chacun des

¹² *ACP*, p. 31; « Instead of the *Theological* we should prefer to speak of the *Personal*, or *Volitional* explanation of facts; instead of *Metaphysical*, the *Abstractional* or *Ontological*; and the meaning of *Positive* would be less ambiguously expressed in the objective aspect by *Phenomenal*, in the subjective by *Experiential* », p. 268.

¹³ *ACP*, p. 70; « a success which can hardly be too much admired », p. 291.

¹⁴ Sur la position exacte de Comte sur le sujet et sur les contresens dont elle est l'objet, voir l'article cité n. 5.

deux voit ce que l'autre ne voit pas et, en le voyant exclusivement, en tire des conséquences qui paraissent à l'autre d'une absurdité pernicieuse.¹⁵

Suivent quelques pages sur l'économie politique comme tentative pour constituer la science sociale.

Concernant la sociologie, le principal mérite reconnu à Comte est méthodologique. Il a été le premier à voir que ni l'induction ni la déduction ne sont appropriées pour l'étude des fait sociaux et qu'il faut recourir à la méthode déductive inverse. Si le terme est de Mill, ce dernier reconnaît volontiers que l'idée est toute comtienne. Au plan doctrinal la situation est plus complexe car il faut notamment distinguer la statique et la dynamique. La première, jugée la partie la plus faible de l'ouvrage est traitée rapidement. La plupart des sujets abordés (la nature humaine, la famille et le statut de la femme, la division du travail) réapparaîtront dans la seconde partie. L'exposé de la dynamique, ou théorie du progrès, procède en deux temps. On en pose d'abord les principes : « Le progrès naturel de la société consiste dans l'accroissement de nos attributs humains, comparativement à nos attributs animaux et purement organiques; dans le progrès de notre humanité vers son ascendant sur notre animalité »¹⁶. Contre Spencer, Mill reconnaît avec Comte que « toute société humaine repose en conséquence sur un système de croyances fondamentales »¹⁷. L'application de ces principes produit une vue d'ensemble de l'histoire de l'humanité pour laquelle Mill ne cache pas son admiration : « Nous voudrions qu'il fût compatible avec les limites d'un essai comme celui-ci de donner même une faible idée du mérite extraordinaire de cette analyse historique »¹⁸. Suivent néanmoins quelques critiques de détail, et une autre plus grave, qui porte sur l'usage que l'on peut faire de cette étude du passé. Il est reproché à Comte d'en tirer des conséquences tout à fait injustifiées et Tocqueville est donné comme bien supérieur sur ce point. En conclusion Mill refuse de considérer Comte comme le fondateur de la sociologie:

Si l'on ne peut pas dire de lui qu'il ait créé une science, on peut vraiment dire qu'il en a, pour la première fois, rendu la création possible. C'est là un

¹⁵ *ACP* p. 109; « however much [M. Comte's conception of a regenerated society] differs from that which is implied more or less confusedly in the negative philosophy of the last three centuries, we hold the amount of truth in the two to be about the same. M. Comte has got hold of half the truth, and the so-called liberal or revolutionary school possesses the other half; each sees what the other does not see, and seeing it exclusively, draws consequences from it which to the other appear mischievously absurd », p. 313.

¹⁶ *ACP*, p. 111–112; « The natural progress of society consists in the growth of our human attributes, comparatively to our animal and our purely organic ones: the progress of our humanity towards an ascendancy over our animality », p. 315.

¹⁷ *ACP*, p. 113; « All human society, consequently, is grounded on a system of fundamental opinions », p. 316.

¹⁸ *ACP*, p. 117–118; « We wish it were practicable in the compass of an essay like the present, to give even a faint conception of the extraordinary merits of this historical analysis », p. 318.

grand achèvement, et, avec le mérite extraordinaire de son analyse historique et de sa philosophie des sciences physiques, c'en est assez pour immortaliser son nom. Mais sa renommée auprès de la postérité aurait probablement été plus grande qu'elle ne semble aujourd'hui devoir l'être si, après avoir montré comment instituer la science sociale, il ne s'était pas flatté qu'il l'avait instituée lui-même, et qu'elle était déjà suffisante pour qu'on pût essayer de fonder sur elle l'édifice entier de l'Art politique.¹⁹

Alors que la première partie suivait assez fidèlement la progression du *Cours*, ce n'est plus le cas de la seconde partie, *The Later Speculations of M. Comte*, qui réorganise assez librement le contenu des quatre volumes du *Système de politique positive* (1851–1854) autour de deux grands thèmes, la religion et la politique. Le ton change également et la réprobation succède à l'approbation.

La religion constitue un excellent exemple de l'attitude ambivalente de Mill et de l'art avec lequel il use de l'*understatement*. Tout en reconnaissant combien cette idée d'une religion sans Dieu est scandaleuse pour tous ceux qui s'en tiennent à l'idée encore aujourd'hui usuelle de religion, il demande de considérer avec sympathie le projet comtien : « Quoique nous sachions que nous formons une minorité extrêmement petite, nous osons penser qu'une religion sans Dieu peut être, même pour des chrétiens, un objet de méditation instructives et profitables »²⁰. Mais c'est pour aussitôt « l'accuser de s'être complètement mépris dès le début de ses opérations »²¹. « M. Comte est un homme enivré de morale »²². La situation est encore pire quand, des principes, on passe aux détails, dont Mill signale « le côté burlesque », qui peut être attribué au « degré extraordinaire auquel il pousse la

¹⁹ *ACP*, p. 133–134; « If it cannot be said of him that he has created a science, it may be said truly that he has, for the first time, made the creation possible. This is a great achievement, and, with the extraordinary merit of his historical analysis, and of his philosophy of the physical sciences, is enough to immortalize his name. But his renown with posterity would probably have been greater than it is now likely to be, if after showing the way in which the social science should be formed, he had not flattered himself that he had formed it, and that it was already sufficiently solid for attempting to build upon its foundation the entire fabric of the Political Art », p. 327.

²⁰ *ACP*, p. 142; « Though conscious of being in an extremely small minority, we venture to think that a religion may exist without belief in a God, and that a religion without a God may be, even to Christians, an instructive and profitable object of contemplation », p. 332. Peu après, il ajoute : « Nous estimons donc, non seulement que M. Comte était fondé à entreprendre de faire aboutir l'évolution de sa philosophie à une religion, mais encore que toutes les autres religions s'amendent d'autant plus qu'elles approchent davantage, dans leur résultat pratique, de celle qu'il visait à construire ». *ACP*, p. 146; « We therefore not only hold that M. Comte was justified in the attempt to develop his philosophy into a religion, and had realized the essential conditions of one, but that all other religions are made better in proportion as, in their practical result, they are brought to coincide with that which he aimed at constructing », p. 334–5.

²¹ *ACP*, p. 146–147; « to charge him with making a complete mistake at the very outset of his operations », p. 335.

²² *ACP*, p. 148; « M. Comte is a morality-intoxicated man », p. 336

manie de la réglementation par laquelle les Français se distinguent entre les Européens, et M. Comte entre les Français »²³.

L'examen de la politique positive traite du pouvoir spirituel, puis du pouvoir temporel, et s'achève par quelques exemples « des aberrations effroyables auxquelles un esprit puissant et compréhensif peut être conduit par la poursuite exclusive d'une idée unique »²⁴. La séparation des deux pouvoirs commence dans la famille, où le pouvoir spirituel est aux mains de la femme. Mais dans la vie publique, il est confié au clergé, classe spéculative, en charge de l'éducation, et à qui revient également l'exercice de la médecine. Quant au pouvoir temporel, il appartient aux riches, et c'est pourquoi Mill les appelle plus volontiers capitalistes. Il décrit les fonctions qui leur sont assignées. Les ouvriers (*labourers*) qui vivent dans une « heureuse insouciance » composent la seconde classe de la société. « Les classes moyennes dans leur ensemble sont par lui regardées comme une pousse parasite destinée à disparaître »²⁵.

Cette vue d'ensemble de ce que Mill dit de Comte une fois dégagée, regardons plus en détail ce qu'il en approuve, et ce qu'il en rejette.

On peut passer vite sur la philosophie des sciences, sujet sur lequel Mill est globalement le plus en accord avec Comte. Une comparaison entre ce qui est dit du *Cours* dans le *Système de logique* et en 1865 montre toutefois une nette évolution, qui est encore plus sensible si l'on compare avec ce qu'on lit dans la correspondance. Mill n'avait d'ailleurs pas attendu 1865 pour prendre ses distances : dès la deuxième édition de son *Système de logique* (1846) il avait supprimé environ soixante références au nom de Comte, tout en conservant le plus souvent les idées exprimées par celui-ci. Dans la troisième édition (1851), dix autres références disparurent, y compris le passage qui décrivait le *Cours* comme « le plus grand [livre] jamais écrit sur la philosophie des sciences »²⁶. En 1865 la critique se fait plus précise, sur l'absence d'une logique de la preuve, ou sur les limites du holisme. Dans ce dernier cas, tout en admettant que l'étude des phénomènes organisés oblige à adopter un point de vue holiste, il reproche au positivisme de ne pas avoir vu que la méthode des variations concomitantes permettait de faire également valoir les droits de l'analyse.

Il y a beaucoup plus à dire sur la politique et la partie de la sociologie qui s'y rapporte. Ainsi, il admet la validité de la loi des trois états, ce qui lui vaudra d'être comme Comte accusé par Popper d'historicisme.²⁷ De même, Mill reconnaît un

²³ *ACP*, p. 160; « the extraordinary height to which [Comte] carries the mania for regulation by which Frenchmen are distinguished among Europeans, and M. Comte among Frenchs », p. 343.

²⁴ *ACP*, p. 174; « into what frightful aberrations a powerful and comprehensive mind may be led by the exclusive following out of a single idea », p. 351.

²⁵ *ACP*, p. 170; « the middle classes altogether, he regards as a parasitic growth, destined to disappear », p. 348.

²⁶ Voir Mill, *CW* 7, p. xc–xci.

²⁷ Voir Karl Popper, *The Poverty of Historicism* (1957), Londres, Routledge, 2002.

mérite extraordinaire au tableau de l'histoire universelle contenu dans les deux derniers volumes du *Cours*. Le désaccord porte sur les conséquences pratiques que Comte croit pouvoir en tirer, et cette fois la condamnation est sans appel: « effroyables aberrations », « dégénérescence intellectuelle », « pitoyables niaiseries »²⁸, aucun mot n'est trop dur. Déjà, *On Liberty* (1859) nous avait prévenus sur ce qu'il y a de liberticide dans la pensée politique de Comte,

dont le système social, tel qu'il l'expose dans son traité de Politique positive, vise à établir (plutôt, il est vrai, par des moyens moraux que par des moyens légaux) un despotisme de la société sur l'individu surpassant tout ce qu'ont pu imaginer les plus rigides disciplinaires parmi les philosophes de l'antiquité »²⁹. *L'Autobiographie* sera encore plus sévère : « Le système le plus complet de despotisme spirituel et temporel qui sortit jamais d'un cerveau humain, à l'exception peut-être de celui d'Ignace de Loyola »³⁰.

Comme dans le cas précédent, le jugement a évolué avec le temps mais Mill n'avait pas attendu la publication du *Système* pour exprimer son total désaccord. Dès 1848, il écrivait à Littré: « j'ai une très haute estime pour ses travaux en ce qui regarde la théorie de la méthode positive, mais je suis très éloigné de sa manière d'appliquer cette méthode aux questions sociales. La plupart de ses opinions sociologiques sont diamétralement opposées aux miennes »³¹. Sans le suivre dans son refus global, on ne peut totalement lui donner tort.

À y regarder de plus près, toutefois, la position est beaucoup plus nuancée qu'elle ne paraît et l'on retrouve cette attitude ambivalente déjà signalée. Comme on l'a vu, Mill partageait en partie la critique faite par Comte de la politique métaphysique, qu'il préférerait appeler libérale et révolutionnaire: chacune des deux parties, concluait-il, possède la moitié de la vérité. Plus significatif encore est l'embarras manifesté devant la position comtienne:

Tout ceci est vrai, en un sens; mais nous confessons que nous sympathisons avec ceux dont le sentiment à cet égard ressemble à celui de l'homme de certaine histoire, à qui l'on demandait s'il reconnaissait que six et cinq fissent onze, et qui refusa de donner une réponse avant de savoir quel usage on voulait en faire³².

²⁸ Respectivement *ACP* p. 174 (« frightful aberrations », p. 351); p. 193 (« intellectual degeneracy », p. 363); et 197 (« pitiable niaiseries », p. 365).

²⁹ John Stuart Mill, *La Liberté*, Paris, Guillaumin, 1860, p. 24–25.

³⁰ *Autob.*, p. 182; « the completest system of spiritual and temporal despotism, which ever yet emanated from a human brain, unless possibly that of Ignatius Loyola », p. 221.

³¹ Lettre à É. Littré du 22 décembre 1848; *CW* 13, p. 741–742.

³² *ACP*, p. 90; « All this is, in a sense, true: but we confess our sympathy with those who feel towards it like the man in the story, who being asked whether he admitted that six and five make eleven, refused to give an answer until he knew what use was to be made of it. The doctrine is one of a class of truths which, unless completed by other truths, are so liable to perversion, that we may fairly decline to take notice of them except in connexion with some definite application. », p. 302–303.

L'expression la plus claire de la position de Mill se trouve sans doute dans son *Autobiographie*. En cause est l'envers de la critique de la liberté de conscience, à savoir la notion de foi positive, notion dont la pertinence a été redécouverte par la moderne théorie sociale de la croyance (*social epistemology*). Comme Comte nous le rappelait dans un passage célèbre: « Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents »³³. Et Mill commente:

J'étais tombé tout à fait d'accord avec lui quand il avait soutenu que la majorité des hommes, y compris leurs chefs, dans tous les départements pratiques de la vie, devaient nécessairement se résoudre à fonder la plupart de leurs opinions sur les questions politiques et sociales, comme ils le font dans le domaine physique, sur l'autorité de ceux qui y ont consacré plus d'étude qu'ils ne pouvaient le faire. Le premier ouvrage de Comte, dont j'ai parlé plus haut [Le *Plan* de 1822], m'avait intimement convaincu de cette idée. Et il n'est rien dans ce grand traité [le *Cours*] que j'admiraïs davantage que son exposé remarquable des bienfaits historiquement retirés par les nations de l'Europe moderne de la séparation, depuis le Moyen Age, des pouvoirs spirituel et temporel, et de l'organisation distincte de ce dernier. Je convenais avec lui que l'ascendant moral et intellectuel naguère exercé par les prêtres devait à terme passer aux mains des philosophes et que cela adviendra naturellement le jour où ils parleront à peu près d'une même voix et s'en montreront dignes par ailleurs.³⁴

Sur ce point, Mill, semble-t-il, n'a jamais varié. Le désaccord surgit plus tard, à propos de l'application qu'en fit Comte:

³³ Auguste Comte, *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (1822–1824); Paris, Hermann, 2020, p. 42. Il existe une traduction roumaine par Bianca Savu : *Scrieri Sociale Timpurii*, Iasi, Institutul European, 2020.

³⁴ *Autob.*, p. 181; « I had fully agreed with him when he maintained that the mass of mankind, including even their rulers in all the practical departments of life, must, from the necessity of the case, accept most of their opinions on political and social matters, as they do on physical, from the authority of those who have bestowed more study on those subjects than they generally have it in their power to do. This lesson had been strongly impressed on me by the early work of Comte, to which I have adverted. And there was nothing in his great Treatise which I admired more than his remarkable exposition of the benefits which the nations of modern Europe have historically derived from the separation, during the middle ages, of temporal and spiritual power, and the distinct organization of the latter. I agreed with him that the moral and intellectual ascendancy, once exercised by priests, must in time pass into the hands of philosophers, and will naturally do so when they become sufficiently unanimous, and in other respects worthy to possess it », p. 219.

Sur ce que Mill considère comme l'apport propre de Comte par rapport aux saint-simoniens, voir sa lettre du 25 février 1842, in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro *et al.* (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. II, p. 350–351.

Mais, à partir du moment où il extrapola ce thème, en fit un système pratique, où les philosophes devaient s'organiser en une sorte de hiérarchie structurée, investie d'une suprématie spirituelle quasi semblable (bien que dépourvue de tout pouvoir temporel) à celle de l'Église catholique, quand je m'aperçus qu'il se fondait sur cette autorité spirituelle comme étant l'unique assurance d'un bon gouvernement, le seul rempart contre l'oppression pratique, et qu'il espérait, grâce à elle, rendre inoffensif et bénéfique un système despotique dans l'État et dans la famille, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ne puissions nous entendre plus avant en tant que sociologues, même si nous restions alliés d'un point de vue logique.³⁵

Tout ceci est lié à l'attitude de Mill envers l'opinion publique, et à ses craintes que l'égalité ne mette en danger la déférence envers ce que les saint-simoniens appelaient les capacités, comme en témoigne par exemple sa défense du vote pluriel, où il fait valoir qu'il serait dommageable de déclarer « l'ignorance et la science également fondées en droit à gouverner le pays »³⁶.

Le plus intéressant concerne toutefois la religion et son corollaire politique, le pouvoir spirituel. C'est toujours le même schéma : accord de principe, désaccord sur les modalités, et Mill pourrait appliquer à Comte ce que celui-ci disait de Condorcet : il a bien conçu, mais mal exécuté. Sur le principe, la réelle sympathie de Mill est clairement énoncée en 1865, et confirmée par tout ce que nous savons par ailleurs. Quatre ans plus tôt, dans *l'Utilitarisme*, on pouvait lire :

j'aurais à adresser les plus graves objections au système de politique et de morale exposé dans ce traité [le *Système de politique positive*]; mais j'estime qu'il a établi surabondamment le possibilité, même sans le secours de la croyance à une Providence, de donner au service de l'humanité et la force psychologique et l'efficacité sociale d'une religion.³⁷

Dans *Utility of Religion* un essai publié après sa mort par sa belle-fille, Helen Taylor, mais écrit avant 1865, Mill sera encore plus clair. Après avoir défini ce qu'il considère comme l'essence de la religion, il déclarait : « Cette condition est remplie par la Religion de l'Humanité à un degré aussi éminent, et dans un sens aussi élevé, que par les religions surnaturelles, même dans leurs meilleures manifestations, et beaucoup plus que dans les autres manifestations »³⁸.

Mais l'accord était plus ancien encore : En 1848, il écrivait à John Nichol que le *Discours sur l'ensemble du positivisme* autorisait

³⁵ *Autob.*, p. 181–182; « But when he exaggerated this line of thought into a practical system, in which philosophers were to be organized into a kind of corporate hierarchy, [...] it is not surprising, that while as logicians we were nearly at one, as sociologists we could travel together no further », p. 219.

³⁶ *Le gouvernement représentatif* (1861), chap. 8, *De l'extension du suffrage*, Paris, Guillaumin, 1877, p. 234.

³⁷ *L'utilitarisme* (1861), Paris, GF, 1968, p. 97.

³⁸ *CW* 10, p. 422. Il allait même jusqu'à reconnaître « une infériorité radicale des meilleures religions surnaturelles, comparées à la Religion de l'Humanité » (p. 423); ma traduction.

à croire que le culte de l'humanité est capable de remplir totalement la place d'une religion, ou mieux, pour dire la vérité, d'*être* [italiques de l'auteur] une religion; et ceci, malgré le caractère ridicule que chacun peut noter dans la tentative prématurée de Comte pour définir en détail les pratiques de ce culte³⁹.

Enfin, comme on a déjà eu l'occasion de le signaler, dès 1829, parmi les motifs invoqués par Mill pour justifier son adhésion au saint-simonisme, le premier était la nécessité d'un pouvoir spirituel. Cette profonde sympathie ne signifie pas pour autant adhésion. Dès cette époque, une fois admise la nécessité du pouvoir spirituel, Mill ajoutait : « je m'élève contre les moyens que les saint-simoniens proposent pour organiser le *pouvoir spirituel* [italiques de l'auteur]. Il me semble que vous ne pouvez pas du tout l'organiser »⁴⁰.

Le plus grand mérite de *Auguste Comte and Positivism* est sans doute de remonter jusqu'aux sources du désaccord. Mill en identifie deux, reliées plus ou moins étroitement au tournant religieux opéré après 1847. La première, le *fons errorum*, est le désir désordonné d'unité, qui s'exprime jusque dans la définition de la religion. La seconde, qui caractérise ce que Comte appelle le positivisme complet, pour le distinguer du positivisme incomplet du *Cours*, affirme la prépondérance continue du cœur :

L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir » ; étant entendu que « dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats [...] En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur, jamais son esclave⁴¹.

Qu'il y ait une portion de vérité au fond de tout cela, opine Mill, nous serions les derniers à le nier. On ne doit aucun respect à tout emploi de l'intelligence qui ne tend pas au bien du genre humain: un pareil exercice intellectuel est exactement de niveau avec tout amusement oiseux, et doit être condamné comme une perte de temps, si on le pousse au delà des limites où l'amusement peut être permis⁴².

³⁹ Cité dans T. R. Wright, *op. cit.*, p 44. Dès 1842, après avoir rappelé qu'il avait « eu la destinée, très rare dans [s]on pays, de n'avoir jamais cru en Dieu » il ajoutait voir « dans l'idée d'Humanité la seule qui pût remplacer celle de Dieu » (Lettre à Comte du 15 décembre 1842, in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro *et al.* (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. II, p. 374).

⁴⁰ Lettre à d'Eichthal du 7 novembre 1829, in Michel Bourdeau, « Comme un rayon de lumière à travers les ténèbres, la correspondance de Mill et de Gustave d'Eichthal (1829–1871) », *Cahiers philosophiques*, 148, 2017, p. 115. C'est la matrice de toutes les critiques ultérieures.

⁴¹ *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848), Paris, GF, 1998, respectivement p. 57 et 60.

⁴² *ACP*, p. 177–178; « That there is a portion of truth at the bottom of all this, we should be the last to deny, No respect is due to any employment of the intellect which does not tend to the good of mankind. », p. 353.

Mais il estime que l'application qui en est faite par le positivisme complet, qui fait de l'esprit l'élément « le plus perturbateur » revient à renier tous les acquis du *Cours* et conduit inmanquablement aux aberrations décrites un peu plus haut.

En fait, les deux reproches, s'ils apparaissent dans des contextes différents, sont très liés: les effroyables aberrations socio-politiques sont attribuées à la poursuite exclusive d'une idée unique et concernent le pouvoir accordé au clergé. Le désaccord renvoie alors à l'interprétation toute personnelle que Mill propose de la religion de l'Humanité. Alors que, pour Comte, la religion remplit deux fonctions, l'une individuelle et morale (régler chaque existence personnelle), l'autre collective et politique (rallier les diverses individualités), Mill ne lui en reconnaît qu'une seule. Il rejette la dimension sociale (les rites, le clergé) et ne conserve que la dimension morale. Pour être considéré comme religieux, il suffit, estime-t-il, de croire, comme le disait Carlyle, à la « nature infinie du devoir ». Cette approche, plus psychologique que sociologique, explique qu'il puisse être question de la Religion de l'Humanité dans *L'Utilitarisme*. Ce qui est attendu d'une religion, en effet, c'est qu'elle donne force psychologique et efficacité sociale à un idéal moral. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre le refus du positivisme complet. Mill a en effet une autre conception de la vie morale, qu'il avait exposée dans les dernières pages du *Système de Logique*. De ce point de vue, l'erreur de Comte est d'avoir confondu la règle et le motif.

L'image qui vient d'être tracée de la pensée de Comte est-elle fiable? Les mérites qui lui sont accordés, les critiques qui lui sont adressées sont-ils justifiés? Dans l'ensemble, oui. Certes, par endroits, l'interprétation proposée est contestable. Par exemple, il est loin d'être sûr que Comte ait éprouvé vers la fin de sa vie cette haine de la science qui lui est attribuée. Mais ce n'est pas ici le lieu de répondre aux objections formulées. On ne peut nier que la postérité a massivement donné raison à Mill et à Littré, lorsqu'ils opposaient le bon Comte, l'auteur du *Cours*, au mauvais Comte, l'auteur du *Système*, et qu'elle a refusé de suivre celui-ci dans la construction religieuse de sa seconde carrière. Il faut dire que le *Système* est une œuvre baroque, déconcertante, où le pire côtoie le meilleur, et le cache. Ce n'est pas sans raison que *Auguste Comte and Positivism* a connu un succès considérable. L'interprétation du positivisme par Dilthey, et à moindre degré par Brentano, lui doit beaucoup. De même, on a de bonnes raisons de penser que c'est là que l'auteur du *Zarathoustra* a puisé l'essentiel de sa connaissance de Comte : les annotations qui figurent dans l'exemplaire qui se trouve dans la bibliothèque de Nietzsche montrent que l'ouvrage a été très soigneusement étudié, alors que la traduction des deux premières leçons du *Cours*, que Nietzsche possédait également, ne portent aucune trace de lecture.⁴³

⁴³ Voir Tonatiuh Useche Sandoval, « L'ombre de Comte derrière un aphorisme de Nietzsche, le § 542 d'*Aurore* et sa variante méconnue », *Bulletin de la Maison d'Auguste Comte*, n° 22, décembre 2023, p. 22.

L'ouvrage vaut aussi par ce qu'il nous apprend sur son auteur. Tout d'abord il nous rappelle combien Comte et les saint-simoniens ont compté un temps pour lui, ont joué un rôle décisif dans son développement intellectuel. La mauvaise réputation faite à Comte fait que cette dette est bien souvent, sinon passée sous silence, du moins très largement sous estimée. Le livre de 1865 met à mal une interprétation courante, qui veut faire de Mill un champion inconditionnel du libéralisme. En réalité, dans le débat qui oppose le libéral à son adversaire, chacun ne possède qu'une moitié de la vérité. Sur la religion, même s'il rejette énergiquement la forme que lui donnent Comte et Congreve, il n'hésite pas à se compter parmi le petit nombre de ceux qui considèrent la religion de l'Humanité comme supérieure aux religions existantes.

Mais ces passages laudatifs sont presque toujours suivis de critiques si sévères qu'elles en annulent souvent les effets. L'ouvrage fournit ainsi, en second lieu, un excellent exemple d'une ambivalence qui a souvent été signalée chez lui.⁴⁴ Comme le remarque Mary Pickering⁴⁵, tout comme Comte a cherché à dissimuler l'influence que Saint-Simon a exercée sur son développement, Mill a systématiquement cherché à diminuer l'impact de Comte sur sa propre évolution. Quand il refuse, comme il le fait ici, de reconnaître à Comte le mérite d'avoir fondé la sociologie, il semble oublier ce qu'il avait écrit autrefois à son correspondant : « en supposant que vous n'eussiez pas posé les premières bases fondamentales de la doctrine sociologique, vous n'en resteriez pas moins le fondateur de la vraie méthode sociologique, dans tout ce qu'elle a de vraiment caractéristique »⁴⁶.

La dernière page du livre est peut-être le meilleur exemple de cette constance dans l'*understatement*. Mill commence par rappeler que Comte aimait à se présenter comme le successeur de Descartes et de Leibniz, et il lui donne raison; mais c'est pour ajouter aussitôt que les noms de ceux-ci : « nous sont arrivés associés à de grandes pensées, à des découvertes très importantes, et en même temps à quelques-unes des conceptions et des théories les plus follement extravagantes qui aient jamais été solennellement avancées par des esprits méditatifs »⁴⁷; jugement qui est certainement assez injuste envers Descartes et Leibniz.

⁴⁴ Par exemple T. R. Wright, *op. cit.*, p. 43: Comte « was by no means the first thinker he approaches as a disciple and let with bitter disillusionment on both sides. The way he dealt with other thinkers such as Bentham or Coleridge shows the same strategy: to set himself as an impartial critic who could select what was truly valuable in their work. In so doing, he is not always fair to Comte. The *Autobiography* is less than generous in acknowledging his debt to Comte ».

⁴⁵ Mary Pickering, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁶ Lettre à Comte du 23 octobre 1842, in Auguste Comte, *Correspondance Générale et Confessions*, P. Carneiro *et al.* (éds.), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1973–1990; vol. II, p. 369.

⁴⁷ *ACP*, p. 202; « have come down to us associated with grand thoughts, with most important discoveries, and also with some of the most extravagantly wild and ludicrously absurd conceptions and theories which ever were solemnly propounded by thoughtful men », p. 368.